

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 32

Artikel: Au diogène
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200334>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Pauvre minette, qui est-ce qui a pu te fagoter de la sorte ?

Et le notaire ne peut s'empêcher de rire en voyant la mine piteuse de l'animal. Mais son humeur change bien vite lorsqu'il inspecte son pupitre : au lieu des documents rangés dans un ordre parfait, il y a deux heures à peine, c'est un chaos de papiers noircis et gluants. Un encrier et le pot à colle gisent renversés et leurs flots ont coulé en se mêlant, tels le Rhône et l'Arve à la Jonction, sur une liasse d'actes, d'où ils sont tombés en cascades sur le plancher.

C'est la maudite chatte qui a causé le cataclysme et qui, s'étant endormie ensuite sur les papiers imbibés de gomme, s'en est trouvée habillée du museau à la queue.

Horreur ! la minute d'une promesse de vente est collée à son dos ; les flancs sont revêtus de deux procurations dûment timbrées et dont les signatures ont été légalisées par le juge de paix, et la queue traîne comme un cerf-volant une obligation hypothécaire sur papier format de chancellerie, timbre rouge, au capital de 27,000 francs !

En tabeillon qui ne perd pas son sang-froid, notre homme, au lieu de s'arracher les cheveux de la tête, essaye de rouver ses précieux papiers. Mais la chatte, affolée, lui échappe et se met à bondir dans l'étude en poussant des miaulements à fendre l'âme. Ce vacarme attire la domestique du notaire. Malheureusement, la chatte-dossier, voyant la porte s'entr'ouvrir, profite de l'occasion et disparaît. Alors, sur les escaliers, le long des corridors, à travers les appartements, dans toute la maison, enfin, a lieu, à la lueur des chandelles, une chasse fantasmagorique, qui se termine au galetas. Acculée à l'angle d'une cheminée, la Minette se laisse enfin capturer, et on parvient à la délivrer tant bien que mal de sa fourrure artificielle. Les actes, hélas ! sont dans un triste état, mais le peu qu'on en sauve est suffisant pour attester les droits respectifs des parties contractantes et pour faire, comme on dit, preuve en justice.

Ce fut tout du même une chaude alerte, si chaude même pour la chatte que dès lors on ne l'a pas revue. Pleure-t-elle les poils qu'elle a laissés dans cette équipée ou a-t-elle été prise d'une invincible terreur à l'égard des actes authentiques ? C'est ce qu'on ne saura sans doute jamais.

Coco.

Péchés innocents.

On nous écrit de Vevey :

— Etes-vous des nôtres, dimanche ? nous allons pêcher au Bouveret.

— Combien êtes-vous ?

— Quelques amis seulement. Nous avons formé un petit noyau.

— Un noyau de péche, alors !

— Sais-tu, mon vieux, que les poteaux télégraphiques portent des fruits ?

— Farceur.

— Mais oui, des pêches télégraphiques !

Eh bien, voilà !!

Le café.

Eintra ! Lè fenné haivon lo café, eintra pi Câ po cein jamé nion n'a pu le déreindzi. Craio que s'oni criavo : « Au fñ ! la mäison boulré ! » To lo premi ma fai soveran lè z'écouallé, Et ellia qu'arri lo më dé préseinee d'esprit Preindrai la cafetière et lo pot au laci. — Cousena, se vo plié, allein ! on écoualletta ; Teni, dépatzi-vo. — Grand maci, pas 'na gotta. — Martzez-ton su on pî, cousena, dité dan ? — Allein, po lo respét, mä ne vu rein dé pan...

— On écouallet'onco, cousena ? — Mä que cräio, Cousena, vo volliai mé tormeinta, lo vaio... J'en aré trau délau. — Min de elliau complimein ; Cein qu'è bon va pè trai. — Se vo volliai, allein... — On écouallet'onco. — Na, na, vretabiliemein, Cein me farai chauta. — Bah ! lei a bin onco Quòqu' petit catzet de voudio ; vaide-vo, Ne lei pau cazu rein dedein elliau écouallett. — Na, na, ie ne vu pas. — Vouaiti que san petiotü. — Allein, puisque lo faut. — Cousena, sein façan, On'écouallet'onco. — Po stu iadzo lé bon ! Sindiqua, je foudrài po cein st're sur bosset, Câ de melliau ne s'ein bâi rein nioncet, Vo lo dio. — Eh bin ! dan, se fault yo craire, onco.... — J'en è trau, i'en è trau ! i'en è bin bu on pot. — Vo fâ-te mau, petite. — Oh ! po cein na, cousena ; Tôt l'einvé, cä më mau à la tit' à l'estoma, Mé lë fâ ti parti. — L'é justamein po cein Que vo z'ein vu bailli onco iena. — Pe rein ! Ora, escusa-mé, i'en è prau po on iadzo. — Allein ! tein. — Pe rein ! — Po la santé, coradzo ! — Adan, ne porré pas vo refusa, cousena.... — On écouallet'onco, teni, pe rein que iena. — Ma fion ! po la vrrète, i'en è dza tan qu'au cou. — Bah ! bah ! vo badena, vo z'ein ai bu se pou. — Vâi, mä quinna besson, dau laci et dau sucro ! Et pu dei petits pans ! et po onco daw burro. Peinsa lai, ie porré me grisa à la fin. — No volliein asseyi ; po mé l'ämérè bin Vo vaire gris' on iadzo. Fêdè mé ci plissi. — L'é vourra faut' au mein se ne pu mé teni. — On écouallet'onco. — Oh ! quand l'é prau l'é bon ; Sat écouallett fan, que cräio, ôqué de rion : Na, on battiau, ma fai ! n'ein bérâi pas atan. — Vo ne partéfai pas, sat écouallett fan On compto qu' n'e pas riond ; vo ne drumirai pas... Mä, vaio, lo café s'é on bocon trobilia. Lisette ! refa z'ein. — Mä, dité, volliein-no, Cousena, ein refère et ein rebaire onco ? Je peiso bin que na, n'ein ein pas bu se pou, Câ la vrrête sei dete, ein è bin tant qu'au cou.

*On bordzai de Lozena et de Palindzo.
(La Guippe)*

Enfoncée, l'heure vaudoise !

L'observatoire de Berlin possède, paraît-il, l'horloge la plus exacte du monde entier.

Ce régulateur, actionné par l'électricité, a été monté en 1865. Des précautions minutieuses sont prises pour le soustraire à l'action de la température ainsi qu'aux vibrations du sol. Tous les jours, sa marche est contrôlée par une commission d'astronomes ; l'avance ou le retard, après avoir été rectifié au moyen d'un mécanisme spécial, est consigné dans un registre. Ces jours-ci, l'erreur maxima de cette horloge qui fonctionne sans arrêt depuis trente-huit ans, est de *quinze-millièmes de seconde* en vingt-quatre heures.

On peut juger par là de la distance entre Berlin et Lausanne.

Ce n'est pas tout rose.

L'autre jour, a quitté la place du Tunnel, une ménagerie américaine. Elle nous arrivait de Moudon ; elle eut grand succès. Le travail du dompteur en était, à côté de beaucoup d'autres, l'un des attraits le plus goûté des spectateurs. La témérité, la hardiesse des exercices de ce dompteur faisaient frissonner tous les assistants et nous rappelait l'entretien qu'eut jadis, avec le célèbre dompteur Pezon, un visiteur de sa ménagerie.

— Où achetez-vous vos élèves et comment les dresssez-vous ? demandait le visiteur.

— Nous les achetons dans les ports, sur les bateaux qui vont à Hambourg ou à Anvers, car ces deux villes sont les premières au monde pour leurs marchés d'animaux exotiques. Mais il s'agit de s'y connaître et d'avoir de l'argent : ainsi mes six lions ont été payés, comptant, 22,000 francs.

Quant au dressage, c'est très simple : il suffit de faire comprendre aux bêtes ce qu'on

veut obtenir d'elles, et pour cela il faut traiter chaque individu selon son caractère. Quand on connaît suffisamment le caractère de l'animal, on entre dans la cage, et l'on y reste une ou deux minutes, la fourche au poing ; de deux, on passe à cinq, à huit, à dix minutes, et quand la bête est suffisamment habituée à son dompteur, on commence les exercices.

La rapidité du dressage dépend de la patience et de l'énergie du dompteur ; il faut beaucoup de sang-froid, de prudence et de volonté ; alors, mais seulement alors, les animaux se courbent sous la domination de l'homme,

— Le lion est-il intelligent ?

— Hum ! oui et non. Oui, parce qu'il sait reconnaître le bien et le mal qu'on lui fait ; non, car il a souvent beaucoup de peine à comprendre ce qu'on veut de lui ; le tigre et la panthère sont encore plus sournois et plus entêtés ; le jaguar, souple et traître, se dresse assez vite ; l'ours, très intelligent, est dressé en six mois ; l'ours blanc, par contre, est la bête la plus stupidement têtue qui soit au monde, son dressage demande, pour être parfait, deux ou trois ans.

Quant aux loups, hargneux et mauvais, ils sont d'une souplesse étonnante ; mais il faut toujours s'en méfier. Vous voyez que le dressage est difficile et souvent même dangereux.

Le public, aimant les exercices en « férocité » et ne s'intéressant guère aux pantalonnades d'un vieux lion claquè, usé, fini, il faut lui présenter des sujets jeunes, dangereux et peu dressés. C'est alors là que l'on voit quelle est la supériorité de la volonté humaine sur la volonté animale. Mais il faut détruire cette légende de la bête féroce qu'on rend douce comme un agneau. Tenez, voilà quatre ans que je travaille avec mon lion géant. Eh bien, quoique le connaissant, puis-je prévoir s'il ne me couchera pas un jour ou l'autre sous ses griffes ? Allons donc ! un fauve n'est qu'un fauve après tout et je ne puis que vous répéter ce que je vous disais : « A force de volonté, il faut, dès le premier jour, s'imposer à eux : c'est le seul moyen. »

— Et combien de temps ces animaux résistent-ils à l'action de nos climats tempérés ?

— Une douzaine d'années, quinze ans au plus. Le félin succombe à la plus légère bronchite, à la plus bénigne fluxion de poitrine. Dès qu'il a pris froid, l'animal va se coucher, dans un coin, à l'abri de la lumière : il gémit, se plaint, ne veut ni boire, ni manger, ni se lever et meurt en vingt-quatre heures. Heureusement nous avons des remèdes : on isole la cage, on la clôt avec des bâches et on opère des fumigations de goudron et de foin ; en quarante-huit heures, les bêtes sont guéries ; il en est d'autres qui meurent de consommation.

Etre dompteur, n'est point banal ; il est fort probable que cette profession n'a pas l'inconvénient dont souffrent aujourd'hui toutes les autres : l'encombrement. Mais, c'est égal, il est de plus agréables moyens de gagner sa vie.

Fidèle à sa mémoire. — Jeune veuve de trois jours, à une amie :

— Je t'assure que feu mon mari était une belle âme, je n'ai pas encore pu l'oublier.

Au Diogène. — Un particulier de Revire-Bocan se propose d'ouvrir une auberge. Le pasteur venant à passer, il l'arrête :

— Si c'était un effet de votre bonté, monsieur le ministre, trouvez-moi voir un joli nom pour ma pinte.

— Je mettrai : « Au Diogène. »

— Qu'est-ce ça, Diogène ?

— C'était un philosophe grec qui habitait un tonneau de vin et qui ne buvait que de l'eau.

La bonne et la mauvaise belle-mère.

Jeune épouse à son mari :

— Tu es injuste pour les belles-mères, il y en a de très bonnes.

— Ne t'excite donc pas, chère Louise ! je n'ai rien contre ta belle-mère, c'est la mienne qui m'exaspère.

A l'œil de bœuf.

La photographie est actuellement le plus populaire des arts, c'est-à-dire celui qui a le plus d'adeptes. Il faudra bientôt se défendre des photographes — nous entendons les photographes amateurs — comme on se défend du phylloxéra. Il est vrai que les procédés se simplifient chaque jour et sont ainsi de plus en plus à la portée de tous. On peut se rendre compte de ces simplifications en visitant l'intéressante exposition installée à la Grenette, à l'occasion du congrès de l'*Union photographique internationale*.

En fait de perfectionnement, en voici un qui n'est point banal, c'est la photographie avec lentilles naturelles :

La principale pièce de tout appareil photographique est la lentille. C'est elle qui projette l'image sur la plaque sensible. Notre œil, qui n'est autre chose qu'un appareil de photographie, possède aussi une plaque sensible : la rétine, et une lentille merveilleuse : le cristallin. Un savant anglais, M. Watson, s'est donc demandé s'il n'était pas possible de faire de la photographie en remplaçant la lentille en verre ou en cristal par le cristallin extrait de l'œil d'un animal.

Ces expériences ont été faites tout d'abord avec le cristallin de l'œil de bœuf. Le cristallin extrait de l'œil de bœuf est immédiatement placé entre deux verres de montre convexes qu'on colle avec une bande de papier gommé et qu'on recouvre d'un diaphragme en papier noir.

Mise dans un appareil photographique, cette lentille donne des épreuves d'une netteté tout à fait remarquable. Elle offre en outre cet avantage qu'elle permet de photographier des objets trop petits pour la photographie ordinaire et trop grands pour la micro-photographie.

M. Watson a eu aussi l'idée d'utiliser l'œil à facettes des insectes, dont la cornée se compose de dix à vingt mille cristallins juxtaposés. Ici encore le succès fut complet. Parmi les photographies que M. Watson reproduit, il en est une qui ne mesure pas plus de cinq centimètres carrés et sur laquelle la même image se trouve reproduite cent trente-six fois ! La photographie en question est une photographie agrandie ; néanmoins, l'épreuve ne laisse rien à désirer au point de vue de la netteté. Bien entendu, la photographie avec les lentilles naturelles, exige certaines précautions et un savoir-faire un peu particuliers.

Seul ! — Un monsieur complimente un artiste d'opéra.

— En vérité, vous êtes le premier de nos chanteurs.

— Comment le premier ? Et quels sont donc les autres, s'il vous plaît ?

Leçon d'allemand. — La commission d'école d'une de nos petites villes remarquant que les élèves faisaient peu de progrès dans l'étude de l'allemand, invite le maître chargé de cet enseignement à modifier sa méthode, à instituer des cours de conversation et, autant que possible, à donner ses leçons en allemand.

Froissé de cette observation et persuadé de l'excellence de son système d'enseignement, le maître se conforme, de mauvaise grâce, aux ordres qui lui ont été donnés.

« Mes amis, dit-il à ses élèves, la commis-

sion des écoles trouve que vous ne faites pas assez de progrès ; elle me recommande, entr'autres choses, de vous parler allemand ». Et il parle. Au bout d'un moment : « Vous n'avez rien compris, n'est-ce pas ? Non ? Vous voyez donc que les observations de la commission sont injustes et que ce qu'elle me demande est ridicule. »

Pensées. — Il y aurait bien peu de grands hommes, si tant de gens ne se faisaient petits.

* * *

Le plus grand malheur de la pauvreté c'est la dépendance.

Cette bête d'Emma !

— Vous pleurez, chère Emma ! vous aurais-je fait de la peine sans le vouloir ?

— Ah ! Dieu, non, ce sont des larmes de bonheur. Sachez que ma mère me gronde constamment ; hier encore elle me disait : « Tu es si bête, si bête que tu ne trouveras jamais un mari, pas même un imbécile »... Et vous voyez que j'en ai quand même trouvé un.

Un « vrai » cochon. — « Maman, dit le petit Robert en rentrant de la promenade, j'ai vu un joli petit cochon ; tu sais, un vrai, pas un qu'on gronde quand il se salit. »

L'assiette de soupe. — A table, un père à son jeune héritier :

— Fernand, mange donc ta soupe. Que d'enfants seraient heureux d'avoir seulement la moitié de ton assiette !

— Moi aussi, papa.

L'impôt qu'il fallait.

On nous écrit :

Le *Conteur* de samedi s'est associé aux récriminations générales que provoque la façon dont est appliquée le nouvel impôt personnel lausannois.

Au lieu de cet impôt, qui leur vaut les malédictions de tous leurs électeurs, pourquoi donc nos conseillers communaux n'ont-ils pas plutôt décreté une taxe sur les célibataires ? Dans la République Argentine, où il existe, l'impôt sur les célibataires donne, paraît-il, d'excellents résultats.

Dès qu'un homme arrive à l'âge de vingt ans, il est considéré comme susceptible de contracter mariage et doit payer un impôt mensuel de 25 francs jusqu'à trente ans. L'impôt est porté au double pour les cinq années qui suivent. De trente-cinq à cinquante ans, le célibataire paie 100 francs et de cinquante à soixante-quinze ans, 150 francs par mois. A partir de soixante-quinze ans, l'impôt tombe à 50 francs. A quatre-vingts ans, il est totalement supprimé. Tout veuf qui ne se remarie pas dans un délai de trois ans recommence à payer l'impôt.

Toutefois, ceux qui peuvent établir qu'ils ont demandé trois fois dans la même année des jeunes filles en mariage et que leurs avances ont toujours été repoussées, sont exemptés de l'impôt.

Un père de famille.

« Vous êtes orfèvre, M. Josse, » pourrions-nous répondre à notre honorable correspondant.

Encore un progrès, à côté de nous.

Une innovation des plus intéressantes vient d'être essayée avec succès par quelques compagnies de chemin de fer, au Danemark, en Suède et en Norvège.

Il s'agit de wagons-bibliothèques, que l'on attelle à certains trains et où les voyageurs ont le droit de prendre les ouvrages qui peuvent leur faire plaisir. Le prêt est gratuit ; la seule condition imposée aux lecteurs est de rendre le volume en bon état à la gare de destination.

Les compagnies auxquelles on doit cette initiative ont depuis peu généralisé la mise en circulation des bibliothèques roulanteres gratuites. Elles offrent aux voyageurs quelque vingt mille volumes d'histoire, de géographie, de voyages, de poésie et de vulgarisation scientifique.

L'innovation en question paraît très goûteuse et, jusqu'à présent, les vols de livres ont été fort rares.

Morale. — Un vieux monsieur adresse des remontrances à un jeune dissipiteur qui croque le festin de son patrimoine.

— Oh ! dit le jeune homme, je suis encore vert, je mûrirai plus tard.

— Oui, comme les fruits, sur la paille !

Un mécène. — M. R...n, visitant l'atelier d'un de nos bons peintres, insiste pour obtenir une petite esquisse, quoi que ce soit.

— Mais je n'ai pas grand'chose, déclare l'artiste.

— C'est égal ; donnez-moi ce que vous voulez. Pourvu que ce soit signé, ça me suffit.

L'immortalité des fleurs. — Rappelons aux amateurs un procédé de dessication des fleurs qui n'est pas encore très connu. Jusqu'à présent, on ne connaissait guère qu'un seul moyen de faire sécher les fleurs : c'est de les mettre dans un livre ; ce moyen détruit la forme et la couleur. Voici un système qui n'a pas ces inconvénients :

Le procédé est des plus simples ; il suffit d'enterrer complètement la fleur dans le sable pendant quelques temps.

Il faut d'abord faire un lit de sable dans une boîte, y placer la fleur et la recouvrir peu à peu, en prenant bien soin de ne pas la déformer ni de remuer la boîte.

Au bout de cinq à six jours, la fleur est parfaitement sèche et possède encore ses formes et sa couleur.

En quatre-vingts ans. — Depuis la découverte de Niepce, en 1824, quel chemin parcourt la photographie. Une heure passée à l'*Exposition de photographie* de la Grenette nous permet de refaire, dans les conditions les plus favorables et de la façon la plus intéressante, toute la route suivie par cet art, auquel tout le monde s'intéresse, aujourd'hui, parce que tout le monde y sacrifie peu ou prou, à l'un ou à l'autre bout de l'appareil. De nos jours, celui qui ne photographie pas, se fait tout au moins se laisse photographier.

L'exposition de la Grenette, organisée par un comité lausannois à la tête duquel est M. le Dr R.-A. Reiss, est à la fois rétrospective et actuelle. De là son charme et son succès. Elle est ouverte jusqu'au 16 août, à 6 heures du soir.

Théâtre. — C'est la première fois — nous l'avouons franchement — que nous entendons parler de la « Société artistique et théâtrale », de son directeur, M. Tauriac, qui est en même temps chef d'orchestre, de Mme la baronne de Fontmagne et de ses œuvres lyriques. Ce n'est pas une raison cependant pour que *Le sergent Larose*, idylle en deux actes, *Folies d'amour*, opéra comique, et leurs interprètes ne nous fassent passer ce soir, en dépit de la chaleur, une soirée très agréable. En tout cas, il y aura toujours notre excellent Orchestre symphonique. — Billets chez MM. Tarin et Du-bois.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.